HAL
open science

Ivres de livres : ivresse sensuelle et vertige de la possession chez les bibliophiles du XIXe siècle

Marine Lebail

To cite this version:

Marine Lebail. Ivres de livres : ivresse sensuelle et vertige de la possession chez les bibliophiles du XIXe siècle. Journée des doctorants ELH "Autour de l'ivresse", Mar 2014, Toulouse, France. hal-01084721

HAL Id: hal-01084721

https://hal.science/hal-01084721v1

Submitted on 19 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Ivres de livres » : Ivresse sensuelle et vertige de la possession chez les bibliophiles du XIXe siècle.

INTRODUCTION :

> Il n'y a pas de véritable amour sans quelque sensualité. On n'est heureux par les livres que si l'on aime à les caresser. Je reconnais du premier coup d'œil un vrai bibliophile à la manière dont il touche un livre. Celui qui, ayant mis la main sur quelque bouquin précieux, rare, aimable, ou tout au moins honnête, ne le presse pas d'une main à la fois douce et ferme, et ne promène pas voluptueusement sur le dos, sur les plats, sur les tranches une paume attendrie, celui-là n'eut jamais l'instinct qui fait les Groslier et les Double. Il aura beau dire qu'il aime les livres : nous ne le croirons pas. Nous lui répondrons : Vous les aimez pour leur utilité. Est-ce aimer, cela ? Aime-t-on quand on aime sans désintéressement ? Non ! Vous êtes sans flamme et sans joie, et vous ne connaîtrez jamais les délices de promener des doigts tremblants sur les grains délicieux du maroquin[1].

C'est en ces termes qu'Anatole France, dans un article tiré de la *Vie littéraire* et rédigé dans les dernières années du XIXe siècle, s'efforce de cerner la spécificité du bibliophile dans son rapport au livre ; ces quelques lignes font ainsi surgir devant nos yeux la silhouette théâtralisée d'un bibliophile en action, dont la gestuelle ritualisée et minutieusement décrite se trouve investie d'une dimension d'exemplarité. La prégnance des verbes tactiles – « mettre la main sur », « presser », « promener la paume » – met d'emblée en lumière le caractère profondément sensuel, « voluptueux » même, d'un toucher en forme de caresse au caractère éminemment troublant. Cette érotisation de l'objet-livre, source d'une expérience de l'ordre du plaisir sensuel, se trouve élevée au rang de critère définitoire et contribue à établir une dichotomie entre deux paradigmes antithétiques, deux modèles antagonistes que l'opposition entre les pronoms personnels « nous » et « vous » vient structurer. En effet, Anatole France réactive, tout en la soumettant à un renversement axiologique, une tradition moraliste vieille de plusieurs siècles, dont La Bruyère s'est fait en son temps le champion, et qui voit dans la bibliophilie un usage détourné, perverti, dévoyé du livre. Autrement dit, c'est à une réhabilitation paradoxale de l'exercice bibliophilique que l'écrivain se livre ici, opposant crânement à ses détracteurs adeptes de la « substantifique moelle » – la lecture – un regard au

[1] Anatole France, « Bibliophilie », in *La vie littéraire*, 2ème série, Paris, Calmann-Lévy, 1921, p. 65-66.

contraire exclusivement centré sur une matérialité perçue comme auto-suffisante. Notons d'ailleurs que les mains caressantes du bibliophile ne s'aventurent pas au-delà du seuil du livre et se contentent d'en effleurer les « tranches », le « dos » ou les « plats », traduisant par là-même le refus de procéder à son ouverture et de passer du stade de la reliure à celui de la lecture.

Contenant contre contenu, matérialité du support contre abstraction des idées ou des mots, plaisir sensuel contre ambition cognitive, immédiateté de la sensation contre temps long du déchiffrement, on comprend que Christian Galantaris ait pu aboutir, dans son *Manuel de bibliophilie*, à la conclusion suivante : « le bibliophile et le simple liseur ont toujours senti le monde qui les séparait[2] » ; le second s'inscrirait à ses yeux dans la tradition du livre perçu comme simple *médium* indifférent d'une « conversation » avec les grands auteurs, tandis que le premier serait au contraire à la recherche d'une forme de griserie sensuelle. Dans cette perspective, ne pourrait-on pas, au prix d'un léger pastiche, infléchir le fameux vers mussétien et faire dire au bibliophile : « qu'importe le propos, pourvu qu'on ait l'ivresse » ?

On perçoit toutefois d'emblée l'ambiguïté de cette caractérisation du bibliophile comme « ivre de livres » ; en effet, les connotations ambivalentes associées à l'ivresse, susceptible de décupler sur le mode de l'exultation les facultés créatrices du sujet comme de le plonger dans une prostration hébétée, semblent condamner le bibliophile à être le jouet impuissant d'une obsession stérile. C'est cette ambiguïté que je souhaiterais maintenant interroger : entre expérience sensuelle jubilatoire et addiction maladive confinant à la folie, entre source féconde d'inspiration artistique et vertige autotélique de la possession, où se situe en réalité l'ivresse bibliophilique ?

Il s'agira tout d'abord de voir en quoi la figure du bibliophile s'est progressivement constituée, au fil des représentations successives qu'elle a suscitées dans l'imaginaire collectif, comme « ivre de livres », depuis l'approche nosographique des moralistes jusqu'aux physiologies et caricatures dix-neuviémistes. Dans un deuxième temps, je m'attacherai à montrer en quoi cette expérience de l'ivresse, loin de condamner le sujet scripteur à un engourdissement stérile, peut en réalité constituer une source féconde d'inspiration, et aboutir à une réflexion d'ordre proprement esthétique autour d'une poétique de l'objet-livre.

---

[2] Christian Galantaris, *Manuel de bibliophilie*, Paris, éd. des Cendres, 1997, p. 16.

IVRESSE ET « BIBLIOFOLIE » : PETIT PARCOURS DES REPRÉSENTATIONS DU BIBLIOPHILE COMME « IVRE DE LIVRES ».

Selon une tradition fort ancienne, le bibliophile se trouve volontiers représenté sous les traits topiques du « fou de livre », systématiquement caractérisé par un besoin irrépressible de multiplier les livres autour de lui, alors même qu'il s'avoue incapable de les lire ; ce paradoxe consistant à accumuler et entasser des volumes qu'on ne fait pas même mine de vouloir ouvrir suscite sans surprise incompréhension et réprobation au sein de la république des lettres. Christian Galantaris constate ainsi, non sans amusement, que la « bibliophilie intrigue les lettrés[3] », tandis que le collectionneur fin-de-siècle Henri Béraldi se plaît à pointer l'attitude dédaigneuse affectée par nombre de littérateurs de son temps vis-à-vis de cette pratique – aussi longtemps, à tout le moins, qu'on ne propose pas à ces mêmes littérateurs un exemplaire de leurs propres œuvres sur grand papier, somptueusement revêtus d'une reliure en maroquin[4].

On peut faire remonter cette tradition de condamnation à certains textes antiques, et notamment à Sénèque, mais c'est au Moyen Âge que la caractérisation du bibliophile comme « bibliofol » devient récurrente. Rappelons que le meneur du cortège dans la *Nef des fous* de Sébastien Brant, ouvrage qui connaît à la fin du XVe siècle un succès retentissant, n'est autre que le collectionneur de livres ; la gravure sur bois d'Albrecht Dürer qui accompagne ce passage nous montre un personnage retranché derrière un pupitre encombré de livres massifs, véritable roi des fous ironiquement doté d'un sceptre dérisoire (un plumeau), tandis que le texte joue sur le décalage déjà évoqué entre la démesure quantitative d'un espace saturé de livres, et les piètres dispositions intellectuelles de leur propriétaire :

> Si je suis en proue de la nef
> Ce n'est pas sans juste raison
> Et salut à qui bien m'entend :
> Je me fie à ma librairie
> J'ai force tomes en ma maison.
> Qu'importe si je n'y entends mie :
> Je les tiens en très haute estime,

[3] *Ibid.*, p. 35.

[4] « […] en matière de reliure les écrivains ne font pas toujours autorité absolue. Ils ne la connaissent pas et ne s'en occupent pas, ayant bien autre chose à faire : quelques-uns traitent même les bibliophiles comme de vils homuncules. Mais qu'ils viennent à voir un de leurs livres sur lequel un bibliophile a fait mettre une reliure de beaucoup d'argent, et ces sicambres s'attendrissent, ont des extases, et sur le papier de garde, des jugements admiratifs. Le bibliophile, alors, leur paraît immense ! » Henri Béraldi, *La reliure au XIXe siècle*, vol. 3, Paris, L. Conquet, 1895, p. 154.

Les époussette, les émouche[5].

C'est toutefois dans la seconde moitié du XVIIe siècle, avec l'apparition du substantif *bibliomanie*, dont le suffixe indique d'emblée l'inflexion péjorative – le terme plus neutre de *bibliophilie* ne sera attesté que bien plus tard –, que les pratiques en lien avec la collection de livres, dans un contexte de floraison des cabinets de curiosités et d'histoire naturelle, deviennent l'objet d'une condamnation systématique de la part des moralistes. On connaît la diatribe enflammée de La Bruyère contre ce personnage de collectionneur qui, dans le chapitre « De la mode » des *Caractères*, vante les mérites de la galerie où il entasse ses livres, et au seuil de laquelle flotte une odeur de cuir si forte que le narrateur tombe « en faiblesse » ; véritable contre-modèle, cette « tannerie » semble en réalité régie par un principe obsessionnel de remplissage, puisque même les espaces laissés libres sont peints afin de donner l'illusion de rayonnages[6].

Les dictionnaires se font par ailleurs l'écho de cette condamnation universelle, et entérinent toute une série de connotations lexicales péjoratives désormais indissociables du terme de *bibliomanie*. Ainsi, en 1762, le *Dictionnaire de l'Académie française* a recours à la définition suivante, qui assimile la collection de livres à une véritable maladie : « passion d'avoir des livres. *Avoir la bibliomanie*[7] ». C'est également dans une perspective nosographique que le littérateur Louis Bollioud de Mermet s'attache à décrire les dégâts causés par la bibliomanie, assimilée à une « fièvre » dont les symptômes consisteraient essentiellement en un besoin pathologique d'accumulation sans discernement. Le bibliomane apparaît donc bien comme cette figure « ivre de livres », jouet de pulsions addictives dont l'empire le conduit à une conduite déréglée, en rupture avec les impératifs de la vie en société. Sa bibliothèque monstrueuse et démesurée, qui ne se trouve régulée par aucun principe ordonnateur et obéit à la seule loi d'une augmentation quantitative aussi exponentielle qu'anarchique, se situe en effet aux antipodes de la bibliothèque de l'honnête homme soucieux de s'adonner aux joies de l'*otium cum litteris.* C'est pourquoi le bibliomane s'expose à une marginalisation croissante et creuse sans cesse le fossé qui le sépare des autres praticiens du livre – savants et érudits, lettrés, poètes et romanciers, bibliographes, etc.

Ce glissement d'une condamnation d'ordre éthique au constat de l'irréductibilité du bibliophile à la vie en société devient, au cours des années 1830, un *topos* régulièrement

---

[5] Sébastien Brant, *La Nef des fous*, Paris, J. Corti, collection « les Massicotés », 1997, p. 43-44. Traduction par Nicole Taub. L'ouvrage est paru pour la première fois sous le titre *Das Narrenschiff* à Bâle, le jour du Carnaval de 1494.

[6] Jean de La Bruyère, *Les Caractères*, chapitre XIII « De la mode », Paris, le Livre de poche, collection « Classiques de poche », 1995, p. 504-505.

[7] *Dictionnaire de l'Académie*, t. 1, Paris, chez la Veuve Brunet, 1762 [quatrième édition], p. 173.

exploité dans nombre de physiologies romantiques. Ces courts textes satiriques et pseudo-réalistes, qui se rattachent à la mouvance de cette fameuse « littérature panoramique » chère à Walter Benjamin[8], doivent retenir notre attention. Ils constituent en effet aux yeux de Valérie Stiénon, qui leur a récemment consacré un ouvrage passionnant, des témoignages précieux concernant l'élaboration d'un imaginaire collectif qu'ils contribuent à modeler tout en le restituant sur le mode du décalage et de la défamiliarisation :

> Dans les Physiologies, l'application décalée et délibérément outrancière de ces principes de classement ne participe pas au durcissement de l'ordre social représenté, mais plutôt à sa reconstruction imaginaire sans cesse renouvelée. Il s'agit moins de classer des types préexistants pour y mettre de l'ordre, que de se livrer à la multiplication créative des types et des sous-types comme autant de modes d'être-au-monde et d'être-en-société[9].

Or, la figure du fou de livres connaît justement dans les physiologies des années 1830 une fortune remarquable, le caractère démesuré et exclusif de cette passion se prêtant particulièrement bien aux protocoles de description satiriques, prétendument hérités de l'histoire naturelle, dont ces textes sont friands[10]. La longue tradition moraliste qui voit dans le collectionneur de livres le sujet d'une dérive maniaque et obsessionnelle a par ailleurs fourni aux physiologistes un ensemble de motifs topiques déjà constitués, que le développement spectaculaire des pratiques bibliophiliques à la suite des grandes confiscations révolutionnaires ne pouvait qu'encourager à réactiver. C'est donc à la naissance proprement dix-neuviémiste d'un nouvel avatar du *bibliofol* que nous assistons, dont la description se fige progressivement autour de quelques traits récurrents et exemplaires, dans un va-et-vient inductif permanent entre le *spécimen* observé et l'espèce plus large à laquelle il est supposé se rattacher. Or, au sein de ces physiologies friandes de taxinomie et de typologie, une sous-catégorie doit particulièrement retenir notre attention, en tant qu'aboutissement paroxystique de la caractérisation du bibliophile comme possédé d'une véritable ivresse accumulative : il s'agit du *bibliotaphe.*

Le bibliotaphe, étymologiquement « enterreur de livres », se trouve en effet engagé dans un cercle infernal et vertigineux qui ne lui laisse aucun répit et le soumet à une inextinguible fièvre de possession, à une frénésie collectionneuse complètement exclusive. Il

---

[8] Voir Walter Benjamin, « Paris capitale du XIXe siècle » in *Écrits Français*, Paris, Gallimard, collection « Folio essais », p. 373-400.

[9] Valérie Stiénon, *la Littérature des Physiologies : Sociopoétique d'un genre panoramique (1830-1845)*, Paris, Classiques Garnier, collection « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2012, p. 130.

[10] Dominique Pety explique cette présence marquée par le caractère « exclusif » et « voyant » de la passion des livres, qui possède l'indéniable avantage de s'inscrire dans une topographie facilement identifiable autour de lieux emblématiques tels que les librairies, les boîtes des bouquinistes sur les quais, ou les hôtels de vente. Voir *les Goncourt et la collection : de l'objet d'art à l'art d'écrire*, Genève, Droz, 2003, p. 158.

est facilement identifiable au caractère hypertrophié et démesuré de sa « bibliothèque », bien que le terme semble ici inadéquat pour désigner les masses de livres qui envahissent l'intégralité de l'espace habitable, et dont l'avancée menaçante se traduit volontiers par le recours aux isotopies, par ailleurs récurrentes au XIXe siècle, des flots marins et de l'invasion militaire[11]. On peut en voir un exemple saisissant dans ces quelques lignes d'Arsène Houssaye :

> Les livres sont placés sur ses rayons par quatre rangs de profondeur, comme les fantassins dans l'ordre des batailles du temps de Louis XIV. Mais bientôt les tablettes ne suffisent plus. Le flot monte toujours. Les bouquins envahissent les placards et les tiroirs, escaladent les tables, grimpent sur les fauteuils, s'échafaudent en piles dans les angles de la pièce, s'amoncellent en tas sous tous les meubles, gagnent la salle à manger, les salons, les corridors, le logis entier, jusqu'aux chambres des bonnes[12].

L'hyperbole, figure de l'excès par excellence, est également régulièrement employée pour restituer le caractère démesuré de ces échafaudages pré-borgésiens ; par ailleurs, on assiste souvent à un renversement hiérarchique dans les degrés de solidité, les éléments architecturaux solides de la pièce ou de l'habitation semblant perdre de leur consistance au profit des piles de livres qui tendent à se substituer au sol, aux murs et aux plafonds, tant et si bien que c'est finalement la vision hallucinée d'une ville de papier qui surgit devant nos yeux. L'extrait suivant le montre de manière particulièrement frappante : le narrateur, sorte de double de Charles Nodier, lui-même bibliophile passionné, nous livre le récit d'une de ses visites chez le collectionneur Boulard[13], à qui il avait demandé la permission de consulter une plaquette rarissime :

> […] frappant du bout de sa canne à pomme d'or une de ces masses énormes, *rudis indigestaque moles*, puis une seconde et une troisième : « Il est là, me dit-il, ou bien là, ou là ». Je frémis à l'idée que la malencontreuse plaquette avait disparu pour toujours, peut-être, sous dix-huit mille in-folio, mais ce calcul ne me fit pas négliger l'intérêt de mon salut. Les *piles géantes*, ébranlées dans leur équilibre incertain, se balançaient sur leurs bases d'une manière menaçante, et *leur sommet vibra longtemps comme la flèche légère d'une cathédrale gothique, à la volée des cloches ou à l'assaut de la tempête* […][14].

---

[11] Daniel Sangsue évoque à ce sujet la « sensation, quasi-physique, d'une masse de matière imprimée déferlant sur le monde pour mêler hommes et livres dans le même engloutissement ». Voir Daniel Sangsue, « Démesures du livre », in *Romantisme*, 1990, vol. 20, n°69, p. 43-60.

[12] Arsène Houssaye, « l'Amour des livres et la folie du livre », in *le Livre*, Paris, A. Quantin, 1883, p. 241-242.

[13] Antoine-Marie-Henri Boulard (1754-1825) est un collectionneur bien connu et un bibliomane impénitent ; à sa mort, il laissa plusieurs centaines de milliers de volumes, répartis entre cinq ou six maisons.

[14] Charles Nodier, « l'Amateur de livres », in *les Français peints par eux-mêmes*, Paris, éd. Omnibus, p. 330. Je souligne.

On perçoit bien ici le caractère mortifère de ces entassements architecturaux peu fiables qui menacent de remotiver de manière assez sinistre l'étymologie du substantif *bibliotaphe* en se refermant définitivement sur le collectionneur insatiable, et en s'écroulant pour former, littéralement, son tombeau. Une telle issue apparaît néanmoins comme la sanction obligée et inéluctable de la démesure du bibliotaphe en proie à une véritable ivresse de la possession et à une illusion de toute-puissance transgressive. Soustrayant sans répit les livres au circuit commercial et culturel qui a vocation à les diffuser, le bibliotaphe les condamne en effet à une immobilité mortifère annonciatrice de sa propre fin : enchaîné au tonneau des danaïdes inversé que représente sa bibliothèque, il en vient à faire figure de véritable damné. Il est ainsi fréquemment décrit, par le moyen d'un recours parodique au registre fantastique alors en vogue, comme un spectre retranché dans son caveau, définitivement exclu du monde des vivants :

> Le *bouquiniste avare* erre nuit et jour, comme l'ombre d'un auteur privé de sépulture ou d'impression, au milieu des édifices chancelants et poudreux de ses volumes accumulés en désordre, couchés ou debout, montrant le dos ou la tranche, moisis, vermoulus ou putréfiés : ce bouquiniste ne les compte jamais ; il les regarde, il leur rit, il leur soupire, il les empile, tel qu'un enfant fait des châteaux de cartes, il les possède, il en jouit[15].

Putréfaction, décomposition, effritement, sont autant de motifs qui viennent scander la caractérisation du fou de livres et pointer le danger d'une ivresse qui fonctionne en circuit fermé et s'autoalimente jusqu'à la destruction finale du sujet. Ces quelques lignes ne font ainsi que retranscrire sur un ton humoristique la très réelle inadéquation d'une pratique bibliophilique excessive avec les impératifs les plus élémentaires de la vie en société. Henri Béraldi évoque ainsi, pêle-mêle, les risques sociaux mais également financiers qui guettent le collectionneur en proie à la démesure : « […] plus de vie courante, de relation avec le monde, plus de plaisir, plus de fortune ; de durs comptes à régler éternellement ; s'habiller d'habits râpés, rester meublé de fauteuils troués [..][16] ! »

À une époque où, ainsi que le rappelle Philippe Hamon, l'image envahit l'espace littéraire et journalistique[17], il n'est donc pas étonnant que nombre d'illustrateurs se soient rapidement emparés de cette figure et se soient plu à la décliner sur un mode caricatural, en jouant sur les traits topiques que je viens d'évoquer ; les deux gravures que je me propose

---

[15] Paul Lacroix, « Les amateurs de vieux livres » in *Ma république*, Bruxelles et Leipzig, A. Schnée, s.d., p. 29-30.
[16] Henri Béraldi, *La reliure…*, *op.cit.*, vol. 4, p. 225.
[17] Voir Philippe Hamon, *Imageries : littérature et image au XIXe siècle*, Paris, J. Corti, collection « les Essais », 2001.

d'évoquer rapidement en constituent des exemples saisissants. L'une représente Paul Lacroix, le « bibliophile Jacob », à l'œuvre dans son cabinet de travail ; toutefois, la scène de genre consistant à surprendre l'écrivain en plein processus créatif est ici subvertie et détournée dans le sens d'une opération de typification, par laquelle le modèle « réel » disparaît derrière la figure intemporelle du bibliotaphe. En effet, le personnage nous tourne ici le dos, si bien qu'on ne peut distinguer les traits de son visage, ce qui entraîne sa désingularisation. L'entassement désordonné de volumes, plaquettes et feuillets autour de lui, réactivant sur le mode iconographique l'isotopie des flots marins précédemment évoquée, suggère en outre un rapprochement avec la littérature des physiologies, et fait basculer le portrait académique du côté d'une représentation quasi-allégorique de la bibliomanie[18]. La deuxième gravure, que l'on doit à Grandville, relève quant à elle de la caricature et nous donne à voir la figure tout à la fois cocasse et pathétique d'un savant-bibliomane enfermé dans ses feuillets comme dans un cocon, au sein d'un monde qui ne serait plus que papier[19].

On voit donc combien les représentations topiques de la bibliophilie telles qu'elles s'élaborent notamment durant le second tiers du XIXe siècle consacrent la nature profondément non-rationnelle et pulsionnelle d'une pratique dont les manifestations les plus extrêmes s'apparentent à de véritables pulsions de mort. Spirale autodestructrice, l'ivresse livresque, représentée sur le mode de la caricature ou d'un fantastique burlesque, fait dans tous les cas l'objet d'un traitement qui met l'accent sur son coefficient de marginalisation et sur son caractère stérile : condamné à l'enfermement et à l'incommunicabilité, le bibliophile se trouverait ainsi le prisonnier consentant d'une jouissance autotélique de la possession.

Toutefois, cette ivresse vertigineuse peut également se trouver sublimée par l'acte d'écriture qui, redoublant et magnifiant le sentiment de possession, permet alors au collectionneur de dépasser l'aporie à laquelle le caractère démesuré de sa passion semble le condamner.

---

[18] « Le cabinet de travail du bibliophile Jacob », gravure sur bois d'Adolphe Lalauze accompagnant un article de Saint-Heraye intitulé « Cabinets et bibliothèques : M. Paul Lacroix », et publié juste avant la mort de ce dernier dans *Le livre*, [Bibliographie rétrospective], Paris, A. Quantin, 1884, p. 241-249.

[19] Gravure sur bois d'après J. J. Grandville représentant la figure du Savant dans son cocon de livre et destinée à accompagner le texte des « Tablettes de la girafe », écrit par Charles Nodier, pour les *Scènes de la vie privée et publique des animaux*, Paris, Hetzel et Paulin, 1842. Il est intéressant de constater que la réception qui a été faite de cette gravure, progressivement dissociée du texte qu'elle était pourtant supposée illustrer, l'a nettement orientée dans le sens d'une représentation allégorique du bibliomane, plus que du savant. C'est particulièrement sensible sur les blogs de bibliophilie qui l'évoquent souvent en l'intitulant : « Le Bibliomane ».

SENSUALITÉ DE L'OBJET-LIVRE ET IVRESSE DESCRIPTIVE, LORSQU'ART DE NE PAS LIRE RIME AVEC ART D'ECRIRE :

Nombre de textes se donnent en effet pour mission de retranscrire et de magnifier les plaisirs sensuels de la possession bibliophilique ; si nous restons bien dans le registre de la griserie et de l'étourdissement, l'ivresse livresque devient cependant un enjeu d'ordre proprement littéraire et esthétique. On peut alors à bon droit s'interroger sur l'existence d'une sorte de protocole d'écriture, fonctionnant selon des schémas et des motifs récurrents, qui permettrait de restituer tout en les formalisant les jouissances éprouvées par les collectionneurs de livres. Sans prétention aucune à l'exhaustivité, je me propose donc maintenant d'évoquer quelques-unes des grandes lignes de cette poétique du livre comme objet de désir et de volupté.

Pour revenir aux quelques lignes d'Anatole France évoquées en introduction, il est frappant de voir combien le livre apparaît comme un objet fortement féminisé et même érotisé, support d'une expérience proprement sensuelle. Les métaphores filées ou les comparaisons jouant sur l'assimilation femme/livre sont proprement pléthoriques, et c'est bien évidemment la reliure qui, par le rapprochement qu'elle suggère avec la peau féminine, concentre en quelque sorte l'essentiel du coefficient érotique de l'objet. Henri Béraldi parle ainsi de la bibliothèque d'un collectionneur comme d'une « maîtresse » capricieuse aux goûts particulièrement dispendieux, et l'assimilation du bibliophile à un amant transi, soucieux d'offrir à sa belle les parures les plus somptueuses – petits fers dorés, filets, maroquin ou chagrin précieux – constitue véritablement un *topos* du discours bibliophilique. Évanghélia Stead, dans un chapitre au titre éloquent, « Entre le livre et la peau », se propose ainsi de mettre en lumière l'importance du motif du livre-femme dans l'imaginaire fin-de-siècle : « entr'ouvert, deviné, à peine lu et feuilleté, le livre-femme se referme clos sur son mystère », écrit-elle. Le volume se confondant avec une amante d'autant plus troublante qu'elle est, en réalité, absente et fantasmée, semble un appel permanence à la caresse, ayant vocation à être « palpé et entr'ouvert plutôt que lu[20] ». L'auteur étaye notamment sa réflexion par l'analyse d'un corpus iconographique constitué de frontispices gravés par Félicien Rops[21], le sulfureux

[20] Évanghélia Stead, *la Chair du livre : matérialité, imaginaire et poétique du livre fin-de-siècle*, Paris, PUPS, 2012, p. 258-259.

[21] Félicien Rops, né à Namur en 1833 et mort près de Paris en 1898, est un illustrateur et aquafortiste dont les productions connaissent un grand succès dans les dernières années du XIXe siècle. Évanghélia Stead considère comme exemplaire « la manière dont Rops associe au livre la passion religieuse et le frisson charnel », sur un mode tellement inextricable que le cabinet de lecture ou la bibliothèque, traditionnellement convoqués dans l'iconographie bibliophilique, se voient concurrencés ou contaminés par la représentation d'autres lieux

illustrateur des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly, qui mêlent allègrement scènes à teneur nettement érotique et motifs sataniques, et associent le livre, la femme et le diable, dans un triptyque infernal dont on connaît, depuis les travaux fondateurs de Mario Praz, l'omniprésence dans l'imaginaire iconographique et littéraire des années 1890[22].

Femme fascinante, fantasmée et inaccessible, la bibliothèque s'oppose par ailleurs à la femme au sens conjugal du terme, que le discours bibliophilique campe en rivale ignare et tapageuse. Les manuels ou périodiques destinés aux bibliophiles leur conseillent ainsi vivement de rester célibataires, et on y trouve plusieurs lignes savoureuses sur les stratégies de contournement employées par quelques malheureux collectionneurs pour cacher aux yeux de leurs dragonnes de femmes leurs coupables achats[23]. Il n'est donc pas étonnant que les fictions bibliophiliques thématisent volontiers cette féminisation du livre et fassent leur miel d'équivoques ou de quiproquos savoureux par lesquels la femme et le livre deviennent en quelque sorte interchangeables. Intéressons-nous par exemple à une très courte nouvelle de Charles Monselet, intitulée *la Femme du libraire* et publiée dans le supplément littéraire du *Figaro* le 14 novembre 1885. Le récit commence avec la vente de la bibliothèque du comte Réginald H., bibliothèque éclectique dont le narrateur se propose de nous expliquer la genèse. Tout commence un matin lorsque ce jeune élégant passe devant la devanture d'une librairie :

> On va croire sans doute que les regards du comte de la H…furent attirés tout à coup par un Elzévir ou un Alde de la devanture. Non, le coup de foudre lui vint de plus loin, de l'intérieur du magasin, où siégeait, au comptoir, une jeune femme d'une beauté remarquable[24].

Une fois entré et présenté à l'objet de son admiration, le jeune homme rencontre toutefois un obstacle gênant en la personne du mari qui, flairant à la fois son ignorance et son penchant pour sa femme, lui vend successivement les ouvrages les plus chers de sa librairie, glissant dans le lot autant d'éditions fautives que possible. La belle libraire, qui s'aperçoit de ce manège, et constate qu'en trois mois le compte du jeune amoureux s'élève à pas moins de

---

prédominants de l'intérieur fin-de-siècle tels que le boudoir, la sacristie, ou le cabinet de toilette. *Ibid.*, p. 269-280.

[22] Mario Praz voit en Félicien Rops et Hégésippe Moreau deux artistes particulièrement représentatifs du mouvement décadent, unis par un même objectif : la « représentation du Mal, incarné dans la femme » (Mario Praz, *la Chair, la mort et le diable dans la littérature du XIXe siècle*, Paris, Gallimard, collection « Tel », 1998 [2ème édition], p. 323.

[23] « Croirait-on que son plus grand ennemi [au bibliophile], après l'amateur, c'est sa femme ! Cela peut paraître paradoxal, et cependant rien n'est plus vrai. Tout le monde ne sait pas que cette tendre amie, si bonne et si affectueuse dans son ménage, est presque toujours un dragon à l'encontre des livres, pour lesquels elle témoigne la plus grande répugnance. » Le « libraire François », « Les bibliographes, les bibliophiles et les amateurs », in *le Chasseur bibliographique : revue bibliographique, littéraire, critique et anecdotique […]*, Paris, François, n°1, janvier 1862, p. 9.

[24] Charles Monselet, « la Femme du libraire », in *Supplément littéraire du Figaro*, Paris, 14 novembre 1885, p. 1.

quatre-vingt-mille francs, décide de récompenser tant de constance en cessant de résister à ses avances, non sans attendre toutefois, « qu'il arrive à cent-mille francs », afin que cela donne « un compte rond[25] ».

L'équivoque se fait plus explicite encore dans un récit intitulé « l'Héritage Sigismond : luttes homériques d'un véritable bibliofol », tiré des *Contes pour bibliophiles* d'Octave Uzanne, puisqu'il s'agit de rien de moins, pour le personnage principal, que d'épouser une bibliothèque. Après la mort du collectionneur Sigismond, un de ses amis et rivaux ès-bibliophilie, Raoul – notre héros – cherche en effet à récupérer à tout prix son héritage ; toutefois, il apparaît que le mort continue de veiller sur sa collection depuis l'au-delà, et en a confié dans son testament la garde à sa nièce Éléonore. À cette précision donnée par son chargé d'affaires, notre héros respire enfin :

> « Une demoiselle ! Sa légataire est une demoiselle ! Et vous ne le disiez pas tout de suite, au lieu de m'ennuyer avec vos « tu ne l'auras pas ! » J'aurai, au contraire, tout est sauvé ! *L'Arrière-Ban des Damoiselles, le Gutenberg de 1438, l'Incunable de 1405*, je les aurai tous !...*Je les épouse, j'épouse Mlle Éléonore Sigismond* ! […]
>
> -Ecoutez-moi… il [Sigismond] ne l'a pas défendu, mais Mlle Éléonore Sigismond a cinquante-huit ans ! »
>
> Raoul ne broncha pas une seconde.
>
> -« Ah ça, mais ! s'écria-t-il, vous figurez-vous, monsieur, que je songe au mariage par dépravation ? […] Fi !...*Qu'est-ce que la femme ? Une édition d'Ève, plus ou moins bien conservée…*
>
> -Soit…mais la reliure ?
>
> -Reliée en plus ou moins soyeux et charmant satin, si vous voulez[26] !

On retrouverait un tel jeu d'équivoque franchement égrillard dans un autre texte d'Octave Uzanne, intitulé « Un *ex-libris* mal placé », et dans lequel un bibliophile accepte de reconnaître l'enfant que sa femme, délaissée au profit des éditions *princeps* et autres incunables, a eu avec un autre homme – l'*ex-libris* coupable sur la femme-livre correspondant à la marque de possession apposée ici par un autre que le mari légitime.

Ainsi féminisé, le livre se trouve au centre d'une expérience de volupté grisante qui, pour se dire, recourt volontiers au modèle de l'étreinte amoureuse et entretient sciemment la confusion. Les verbes de perception, et notamment ceux du toucher, sont ainsi mis à l'honneur, afin d'exprimer tous les tours et détours d'une jouissance qui se veut tactile avant même d'être visuelle :

---

[25] *Ibid.*

[26] Albert Robida et Octave Uzanne, « L'Héritage Sigismond : luttes homériques d'un vrai bibliofol », in *Contes pour bibliophiles*, Paris, 1895, p. 36-37. Je souligne.

> Parmi les verbes réservés aux usages particuliers du bibliophile nouvelle manière, *to fondle*, « caresser », « câliner », ou encore « palper », et to *sleep over*, « dormir sur », (presque) « s'y coucher », inscrivent dans l'opération tout intellectuelle de la lecture une suprématie physique et sensuelle qui oriente fortement ces images vers la fusion du livre et du corps. Ce que le bibliophile recherche avant tout n'est pas à lire, mais à toucher, à sentir, à vivre avec. Au livre se substitue un être qui charme la vue et sollicite le toucher[27].

Paul Lacroix estime ainsi que « le véritable bonheur » de l'amateur se trouve « dans la contemplation mais aussi dans la possession », car « l'amant, dit-il, ne se contente pas de regarder[28] » ; Jules Janin joue également complaisamment sur les connotations érotiques de certains verbes pour décrire ce plaisir bibliophilique qui culmine dans l'ouverture du livre, synonyme de possession absolue après les étapes préliminaires de la contemplation et de la caresse de la reliure : « on le regarde, on le contemple, on le retourne, on l'ouvre enfin, et voilà que soudain le véritable amateur, grâce au livre, entre en des ravissements infinis[29] ». Ce rapprochement entre érotisme et collection trouve son expression paroxystique dans la figure de l'« éroto-bibliomane », ou collectionneur de *curiosa* – c'est-à-dire de livres libertins ou obscènes, en général abondamment et très complaisamment illustrés[30].

Or, cette jouissance d'ordre sensuel est susceptible par ailleurs de se trouver à la fois dépassée et sublimée par l'écriture descriptive, supposée prolonger et magnifier l'ivresse de la contemplation. La description minutieuse et détaillée du livre aimé permettrait en effet, en égrenant ses atouts, d'en savourer d'autant plus la possession : « on dirait le véritable amant qui détaille les charmes de sa maîtresse avec une sorte d'orgueilleuse complaisance, en manière de catalogue de bibliothèque », écrit encore Paul Lacroix en évoquant le plaisir de réaliser des notices bibliographiques[31]. Le cas d'Edmond de Goncourt est à cet égard exemplaire, lui qui, dans sa *Maison d'un artiste*, publiée en 1881, procède à la description minutieuse et exhaustive des objets d'arts – dessins, gravures, japonaiseries, vases et porcelaines – amassés au cours de toute une vie de collection en procédant par *ekphrasis* successives, sur le modèle déambulatoire du *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre. Dominique Pety estime ainsi que le texte « prolonge le projet de la collection au-delà de ses limites pour la transformer véritablement en œuvre d'art[32] », se substituant aux objets

---

[27] Évanghélia Stead, *La Chair du livre…*, *op.cit.*, p. 253, à propos d'un texte du poète et romancier Richard Le Gallienne, publié en 1892.
[28] Paul Lacroix, « Les amateurs de vieux livres », *op. cit.*, p. 10.
[29] Jules Janin, *L'Amour des livres*, Paris, J. Miard, 1866, p. 3.
[30] Voir à ce sujet Bertrand Hugonnard-Roche, « Curiosapolis : voyage furtif dans la cité de l'érotisme bibliophilique », in *Arts et métiers du livre*, n°298, septembre-octobre 2013, p. 62-77.
[31] Paul Lacroix, *op. cit.*, p. 10.
[32] Dominique Pety, *Les Goncourt et l'art…*, *op. cit.*, p. 237.

référents tout en s'affirmant comme espace de création autonome. Le genre trop aride et codifié du catalogue semble alors insuffisant pour exprimer la variété des sensations grisantes éprouvées lors de ce lent voyage amoureux et intime, et se voit congédié au profit de la forme libre et résolument moderne du poème en prose. Une écriture déambulatoire, en « zigzags », procédant par touches successives, semblerait ainsi particulièrement adaptée à la retranscription de l'ivresse bibliophilique, tandis que des genres *a priori* plus attendus, tels que le catalogue ou la dissertation bibliographique, échoueraient à en rendre compte : à la volupté de la contemplation se devrait ainsi de répondre la séduction d'une écriture toute en chatoiement et en fantaisie, apte à suivre les moindres méandres de la conscience du sujet possesseur-scripteur.

Le modèle informel de la promenade est donc sans surprise particulièrement prisé : que l'on pense aux *Zigzags d'un curieux* d'Octave Uzanne[33] ou au *Voyage d'un livre à travers la Bibliothèque nationale* d'Henri Béraldi[34], c'est toujours le caractère dynamique et déambulatoire de l'écriture qui est mis en avant, permettant toutes les digressions et toutes les audaces, tandis que la ligne droite et suivie fait figure de repoussoir. Les œuvres de Charles Cousin, auto-proclamé *le Toqué*, sont à cet égard exemplaires : que ce soit dans le *Voyage dans un grenier* (1878) ou dans les *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur* (1887)[35], ce fastueux collectionneur entretient en effet un art de la causerie informelle et digressive, dont le caractère pour ainsi dire « zigzaguant » ravit Octave Uzanne : « Dans les *Racontars*, toutes les histoires sont brochées, sinon cousues, sans suite, et ce procédé, pour inquiétant qu'il soit, exprime bien l'insenséisme du bric-à-brac[36] ». Loin de chercher à ordonner et rationnaliser la volupté de la possession constitutive de la pratique bibliophilique, Charles Cousin privilégie au contraire une esthétique de l'étourdissement et de l'inattendu, supposée permettre de retrouver, au moment de la lecture, des sensations qui se rapprocheraient autant que possible de la griserie sensuelle initiale. Dans son cas, on peut même aller plus loin et parler d'une véritable mise en abyme de l'ivresse bibliophilique, puisque les supports matériels sur lesquels les textes du *Voyage dans un grenier* et des *Racontars illustrés* sont retranscrits, véritables chefs-d'œuvre typographiques abondamment illustrés de gravures et de chromolithographies aux couleurs vives, sont eux-mêmes destinés à être contemplés et

---

[33] Octave Uzanne, *Zigzags d'un curieux : causeries sur l'art des livres et la littérature d'art*, Paris, A. Quantin, 1888.
[34] Henri Béraldi, *Voyage d'un livre à travers la Bibliothèque nationale : propos de bibliophile*, Paris, G. Masson, 1893.
[35] Charles Cousin, *Voyage dans un grenier : bouquins, faïences, autographes et bibelots*, Paris, D. Morgand et C. Fatout, 1878, et *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur*, Paris, Librairie de l'art, 1887.
[36] Octave Uzanne, *Les zigzags d'un curieux…*, *op. cit.*, p. 220.

caressés autant que lus, redoublant ainsi, en un jeu de miroirs vertigineux, la jouissance originelle du collectionneur, elle-même magnifiée par l'écriture. Enfin, le recours systématique à l'*ekphrasis*, cette figure si prompte à basculer vers le poème en prose, entraîne une certaine autonomisation des paragraphes et suggère ainsi une lecture non suivie, de l'ordre de la consultation informelle, rappelant par là-même la marche rêveuse du collectionneur au milieu de ses trésors.

CONCLUSION :

« Ivre de livres », le bibliophile l'est certainement : engagé dans un processus proprement addictif qui l'encourage à acquérir toujours plus, grisé par les piles de volumes s'élevant au-dessus de lui, trouvant dans la caresse des reliures de maroquin et de chagrin un plaisir proprement érotique, c'est bel et bien à une expérience de l'ordre de l'ivresse qu'il s'adonne. Il n'est donc pas surprenant que ce rapport si particulier au livre, qui évacue le plaisir des mots au profit de la jouissance matérielle du support, et s'inscrit ainsi en faux par rapport à la loi non-écrite qui subordonne l'acquisition et l'usage du livre à l'opération de lecture, suscite étonnement et incompréhension. C'est donc également sans surprise que l'on peut observer, notamment à partir du XIXe siècle, l'élaboration progressive d'une figure typifiée du bibliophile comme maniaque marginalisé, caractérisé sur le mode de l'hyperbole comme un accumulateur aveugle et compulsif.

On a vu toutefois que cette ivresse vertigineuse se donne précisément *à lire* dans un certain nombre de textes qui traduisent, chez nombre d'amateurs de cette période, une certaine capacité de recul et de mise à distance amusée ; que ce soit par le biais de l'auto-projection fictionnelle marquée par la dérision et le burlesque ou dans le cadre de textes descriptifs proches du poème en prose s'attachant à apprivoiser l'ivresse de la possession pour la fixer et la magnifier dans un objet esthétique achevé, ces auteurs, indéniablement conscients des limites et des apories constitutives de l'exercice bibliophilique, ont su en faire autant de prétextes à des jeux littéraires hautement sophistiqués.

Marine LE BAIL
Université Toulouse II-Jean Jaurès (PLH)